

LIBERATION (Q)
9, Rue Christiani
75883 PARIS CEDEX 18
N° HORS SERIE

BÂTI

L'échafaudeur de la Biennale

Dix jours après le vernissage, quel accueil la Biennale de Paris réserve-t-elle à ses visiteurs ?
L'architecte Jean Nouvel explique les transformations de la Grande Halle.

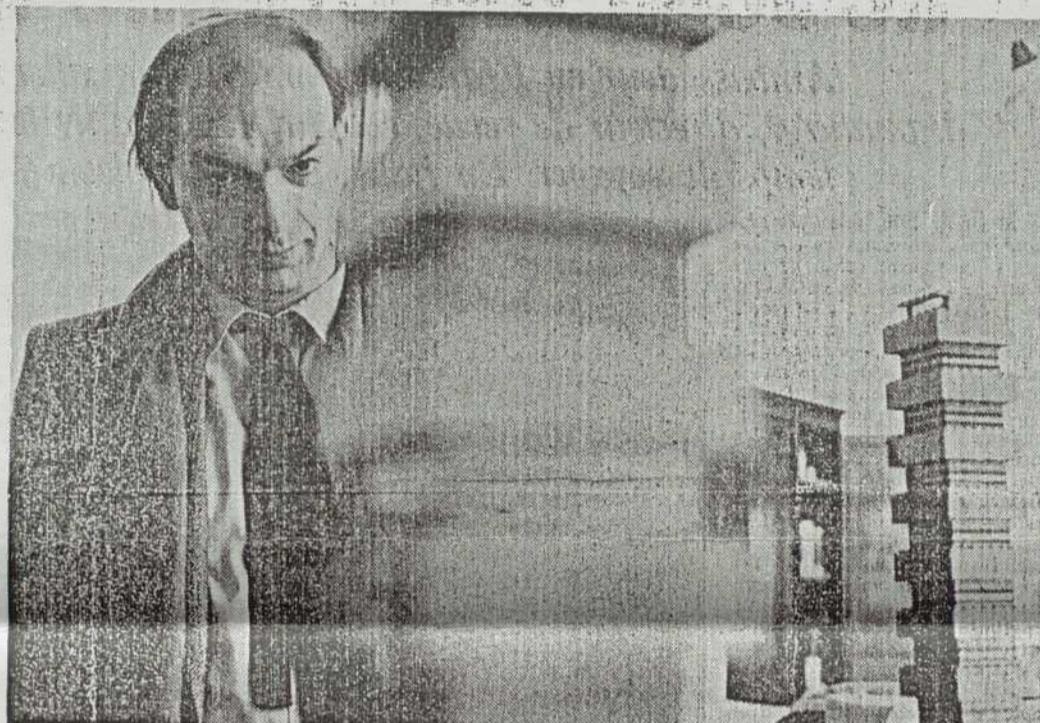
La Villette, à La Villette, on fait la fête, on perd la tête... (chanson célèbre). Ce refrain reviendra-t-il sur les lèvres pour les prochains concerts, ou lors des premiers « bœufs » ? Mais avant de se consacrer à la peinture, à quoi servait La Villette ? Suivez le flash-back.

Le 22 octobre 1867, les abattoirs de La Villette sont inaugurés par Napoléon-le-Petit (comme disait Victor de Guernesay) et son épouse, Eugénie, qui craqua sur une brebis (l'imperatrice était brave). Situé à l'extrémité de la rue d'Allemagne, rebaptisée avenue Jaurès après la grande ruade de 1918, le marché comportait trois halles : la Grande, pour les bœufs, les vaches et les taureaux, une autre, à droite, pour les porcs et les veaux, une troisième à gauche pour les moutons.

A l'époque, les panseuses et les trayeuses n'ont pas le temps de rêver comme la Perrette de la fable : les halles sont un monde dur, d'ailleurs essentiellement masculin. Un peuple de bouchers règne sur le territoire de la viande et abat sa besogne : des centaines d'animaux par jour. Un peuple qui voit rouge toute l'année, sauf le vendredi Saint, fête de la Boucherie, et aux mains mutilées qui se comptent par poignées puisque jusqu'en 1940, l'abattage se fait à la masse pour tuer l'animal, au couteau pour l'égorger.

Il est alors de bon ton à Paris d'avoir dans ses relations ou pour un de ses amants, comme Mistinguett, un « chevalier », ou un mandataire qui traite avec le vendeur et qui fait les prix : la viande, ça compte, surtout après 1870, où les Parisiens apprennent le goût de la vache engrangée. Sur ses 55ha, La Villette emploie trois mille personnes. Au matin, il s'y mêle des grappes de tuberculeux venus reprendre des couleurs et se refaire une santé dans un bol de sang frais.

C'est à Jules de Merindol, qui en rougit encore de fierté dans sa tombe, que l'on doit ce marché à bestiaux. Collaborateur de Viollet-le-Duc, il fit son apprentissage en restaurant des églises avant d'en venir à son œuvre principale : cette grande halle qui fonctionnera comme « temple » à la vente des bœufs de 1869 à 1974. A la fermeture des abattoirs, en 1974, elle accueille concerts, foires, grands rassemblements politiques et syndicaux. Le temps de changer de peau et de se rapprocher de sa nouvelle vocation : « un lieu culturel vivant et populaire ». Et



Jean Nouvel : « De par la taille du lieu, on fait à la Villette des choses impossibles à réaliser ailleurs. »

c'est en 1982, dans le cadre du « Projet de La Villette », que Jack Lang décide sa transformation et son équipement, confiés aux architectes Philippe Robert et Bernard Reichen. Avec cette nouvelle Biennale, la grande halle devient le premier grand projet décidé par le président de la République. Sur 241 mètres de longueur, 86 de largeur et 19 de hauteur (superficie égale à la nef du Grand Palais ou aux Jardins du Palais Royal), on peut y voir plus de huit cents œuvres de 120 artistes.

Le chef d'orchestre de l'organisation et l'animateur de l'espace, c'est Jean Nouvel. Chargé depuis 71 de l'architecture de toutes les Biennales, il a ici deux rôles : « Le premier est celui de spatialiser, de mettre en place chaque espace d'artiste et de concevoir une disposition générale de scénographie pour l'exposition. Le second, depuis 1980, d'organiser la section architecture dont il est le fondateur. « Et là j'ai un rôle de responsable d'exposition quant à l'organisation et son contenu. Pour les arts plastiques, je ne suis pas responsable des liaisons de proximité entre artistes, liées à un regard théorique sur l'art et qui ont

été confiées à la commission internationale. Je ne suis intervenu qu'à partir du moment où la succession de la nature des espaces était décidée. Je me suis alors chargé de la spatialisation des œuvres dans ces espaces. »

Frappé dès le départ par la dimension même du lieu et ses tendances longitudinales, il a voulu jouer avec et non contre. « J'ai donc accusé une lecture en longueur, que je donne à voir en première donnée. Il y a des murs, à l'extérieur qui vont chercher

BATTU

Le censuré de la Biennale

Sur la demande de l'ambassade d'Israël, une toile du peintre finlandais Erro a été retirée des cimaises.

Vous avez dit censure ? Probable, puisqu'un tableau exposé à la Biennale de Paris, une œuvre hyperréaliste de l'artiste finlandais Erro, a été décrochée, jeudi après-midi, après l'émotion manifestée par l'ambassade d'Israël, qui a alerté à la fois le ministère des Affaires extérieures, celui de la Culture et la Mairie de Paris, les trois dieux tutélaires de la manifestation.

Mais Erro avait peut-être dépassé les bornes d'une caricature, même acide : selon Emmanuel Halperin, conseiller culturel de l'ambassade d'Israël, les lettres de protestation affluaient par centaines, depuis une semaine, contre le tableau « Beyrouth », évoquant l'invasion de la capitale libanaise par Tsahal et montrant notamment Menahem Begin, Premier ministre de l'époque, assis sur les genoux d'Hitler, en uniforme nazi, et suçant son lait. « Personne ne conteste la liberté totale d'un artiste. Nous n'aurions pas apprécié, mais nous n'aurions pas réagi dans le cadre d'une exposition privée, tandis que la Biennale est une manifestation publique internationale. Ce tableau est digne des pires caricatures antisémites », a estimé le diplomate. « Il s'agit d'un véritable slogan anti-israélien, extraordinairement pénible, où vous voyez par exemple Sharon en cochon, tiré par des infirmiers vers un hôpital psychiatrique. »

A la Biennale, on minimise l'incident, estimant que tout a été réglé

à l'amiable après ces protestations, et la toile d'Erro a été remplacée par une autre, du même artiste. Dans son atelier, Erro lui-même ne tient pas à gonfler l'incident. Certes, « comme toujours, j'ai été prévenu le dernier, mais ça ne me gêne pas, il vaut mieux laisser courir, comme ça tout le monde va être heureux », affirme-t-il. Histoire enterrée ? Pas sûr : les cinq toiles d'Erro exposées à la Biennale parlent toutes de politique, souvent de façon peu amène : l'une est intitulée « Le Pétrole », l'autre « les Malouines », une autre « la Pologne », une enfin « Brejnev », et font explicitement référence aux thèmes journalistiques de Monsieur tout le monde.

Erro, hyperréaliste connu pour sa façon de traiter l'actualité en BD acrylique, assure pourtant procéder par « galaxies d'images, sans jugement moral ou politique », car « la narration figurative s'emploie à prendre en compte les informations contradictoires, les faux bruits journalistiques qui font l'événement. » Pour lui, l'important reste de témoigner « d'un état fugitif de la société avant que les faits disparaissent par l'oubli collective. »

Le grand Carré illustrant la campagne de Beyrouth n'aura donc sollicité le visiteur qu'une semaine à la Biennale. En attendant que cette première rectification donne des idées aux représentants des grands de ce monde, de Maggie Thatcher au général Jaruzelski, pour prouver, même négativement, que la Biennale est tout autant affaire de diplomatie que de peinture.

Laurent GALLY

Le Festival célèbre en outre la mémoire de François Truffaut, par le biais d'une soirée souvenir (le 12 mai) appuyée sur la présentation d'un film de Claude de Givray qui dressera le florilège des plus belles scènes d'amour du cinéaste disparu.

Joseph Losey, enfin, qui reçut la Palme d'or en 1971 avant de présider le Jury de Cannes, se verra également rendre hommage : le Festival servira de cadre à la première, posthume, de son dernier film, *Steaming*.

POUR CEUX QUI AIMENT LE ROCK DANS LE HARD.

PARTNERS

wild child

FORUM DES HALLES
2 AVRIL 1985 / 20H30

GILDA
102.5 FM